

NOTES SUR LA FAMILLE DES TAGLIONI

MARIA, FILLE DE PAUL TAGLIONI

(Née le 27 octobre 1883)

LE 29 novembre 1849, la belle Amélie Galster paraissait pour la dernière fois devant le public de Berlin. On donnait le ballet « Thés » et elle dansa avec son mari, Paul Taglioni, et sa fille Maria. Enfant gâtée des fervents de la danse, elle fut rappelée d'innombrables fois et, prenant définitivement congé de ses admirateurs, elle eut le geste touchant d'implorer pour sa fille l'indulgence des spectateurs.

Précaution inutile, car Maria avait déjà fait ses débuts avec éclat à Londres en 1847 et jouissait de la faveur du public comme le témoignent les nombreux critiques de la presse de Londres.

Ainsi, dans le « Musical Courier » du 18 mars 1849, nous lisons l'appréciation suivante :

She appears to have acquired more vigor in execution of her steps and her positions have become more rounded and elegant. Maria Taglioni is an immense favorite of ours, and we could not pay her a greater compliment than to say her improvement has equalled our expectations.

The Times (18 mars 1849) est du même avis :

But Maria has been making good use after time at Berlin where she has been nightly dancing with Carlotta Grisi whose influence cannot have been of utmost benefit to the little genius with a great name — and where she is a confirmed pet of the public, as she is likely to be with every public she comes across.

La carrière de Maria a été, pour ainsi dire « en fonction » de la production de son père, chorégraphe des plus féconds. En dehors de ses nombreuses tournées, Maria dansa en effet exclusivement sous la direction ou à côté de son père, tenant les principaux rôles dans ses ballets.

Dans une étude ultérieure, consacrée aux ballets de Paul Taglioni, nous reviendrons sur son activité. Comme

nous avons par ailleurs¹, relaté la vie intime de la famille Taglioni, nous nous bornerons à retracer succinctement sa carrière artistique qui s'écoula principalement à Londres, Vienne et Berlin.

Maria avait conquis le cœur des spectateurs londoniens, dès ses débuts. Elle dansa au « Her Majesty's Theatre » pendant cinq saisons ; aux côtés de Carveina Rosati et de Carlotta Grisi, avec un succès de plus en plus retentissant. L'intendant des théâtres royaux de

Prusse, M. de Küster, l'invita, en 1852 à faire partie du ballet de l'Opéra de Berlin. Elle y fit une telle sensation, qu'un an après, le Tzar Nicolas I^{er} lui proposa un brillant engagement pour la Russie, mais, sur l'ordre de Friedrich Guillaume IV qui subventionnait de sa propre cassette l'Opéra de Berlin, on offrit à Maria un contrat de dix ans avec de magnifiques émoluments. Maria céda aux sollicitations amicales du bon et charmant M. de Küster — peut-être trop bon et trop charmant, car la plus belle anarchie ne cessa de régner dans tous les théâtres qu'il régissait. — Un jour le roi se lassa de ce désordre. Grand ami de l'art, mais militaire avant tout, Friedrich Guillaume IV pensa que seul un bon officier pouvait y mettre fin. Un beau jour, l'élégant capitaine Boto von Hülsen fut nommé Intendant Général... à cause de ses mérites en tant que brillant instructeur d'un bon régiment prussien.

Il faut convenir que si le goût du capitaine pour le choix des spectacles était fort discutable — supérieur,

en tout cas, à celui du Commandant von Prisa, autre Intendant « militaire » qui échoua piteusement dans les



Maria Paul Taglioni dans « The Posnania » (London, 1847).
(Coll. A. I. D.)

1. Cf. nos 1 et 2 des *Archives Internationales de la Danse*.

mêmes fonctions, à Cassel — M. von Hulsen mit vite bon ordre à l'Opéra. Il connut des sympathies injustifiées et des antipathies inexplicables. Maria Taglioni n'eut pas l'heur de lui plaire et sa carrière s'en est ressentie.

En janvier 1853, Maria dansa pour la première fois à Vienne dans « Le diable à quatre ». L'accueil fut chaleu-



Maria Taglioni (1847) (Coll. A. I. D.)

reux. Vienne connaissait trop bien sa tante et la grande Fanny Elssler, pour ne pas s'enthousiasmer d'une danseuse de grande classe. L'impression première de ce public artiste était d'une importance capitale pour Maria. La critique devint, après chaque saison, de plus en plus favorable, et, en 1857, son succès égalait celui de ses illustres camarades.

La situation de Maria Taglioni à l'Opéra de Berlin devint peu à peu très difficile. L'Intendant, M. de Hülsen à tort ou à raison intriguait contre elle. Il lui retirait successivement ses meilleurs rôles. En 1863 Maria Taglioni décida de donner sa démission et de faire valoir ses droits à la retraite. Mais le roi s'opposa à son départ et Maria accepta la prolongation de son contrat pour deux ans. Ce délai écoulé, elle renouvela sa demande qui fut acceptée, mais sur les instances de la Cour, elle consentit à danser encore une saison. Les Berlinoises la revirent dans ses meilleures créations et sa soirée d'adieu, le 14 avril 1866, reste une date mémorable dans les annales de l'Opéra de Berlin. Toute la Cour, le corps diplomatique, les plus hauts dignitaires et officiers, le monde des Lettres

et des Sciences avaient tenu, par leur présence, à témoigner à la magnifique artiste leur sublime estime. Le vieux grand-père, Philippe Taglioni, était venu spécialement d'Italie pour assister au triomphe de sa petite-fille. Maria reçut des cadeaux de grande valeur et elle connut ainsi, avec certitude, combien elle était aimée, aussi bien du public que de ses camarades. Son départ fut une cruelle perte pour l'Opéra de Berlin : en effet, les danseuses qui, par la suite, eurent à remplir ses rôles, les Grantzow, les David, les Dell' Era, n'obtinrent jamais ni les mêmes faveurs ni la même renommée que Maria.

Peu de temps après son départ Maria épousa le prince Alais von Windisch-Graetz. Ce fut un mariage d'amour et les époux vécurent en parfait accord jusqu'à la mort de Maria le 17 août 1891, à Neu-Agen, près Vienne, après une longue et douloureuse maladie, âgée de 59 ans.

Elle s'en alla, regrettée de tous ceux qui avaient pu l'approcher. Sa grande modestie et son tact parfait, avaient su gagner à Maria la sympathie de l'aristocratie danubienne, si fermée à ceux qui ne sont pas d'une noblesse authentique. Sa bonté « angélique », lui avait valu l'adoration de sa famille et son entourage.

Pierre TUGAL.

ein junges Frauenmädchen.
 Was jetzt ein Pfandstück, die
 ein zu Pfänden sind kaum
 mehr zu haben. Gest
 nur in 18 Tagen zu Hause, fast
 in dem bei Pfänden, was man
 Walter sagen, müßte.
 ein Pfandstück aber gleich
 in 6 Wochen. In dem
 Pfandstück man in
 ein ein Pfandstück.
 in dem ein Pfandstück, die
 Pfandstück ein Pfandstück.
 ein Pfandstück, die ein Pfandstück.

(Coll. A. I. D.)

Lettre de Maria Taglioni (5. 4. 91).